6. Portrait de groupe

Claudine Normand

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ml/1444>

DOI : 10.4000/ml.1444

ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 68-78

Référence électronique

Claudine Normand, « 6. Portrait de groupe », *Modèles linguistiques* [En ligne], 41 | 2000, mis en ligne le 01 juin 2017, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ml/1444> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ml.1444>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

© Modèles Linguistiques

6. Portrait de groupe

Claudine Normand

- 1 Dans l'optique d'une comparaison – voire « confrontation » – entre Paris et Genève quant à « l'interprétation de Saussure » (je reprends les termes de l'annonce de cette journée), Simon Bouquet m'a demandé de témoigner sur ce moment des années 60-70, qu'il a qualifié de « renaissance parisienne des idées de Saussure », d'intervenir donc moins en tant qu'historienne de cette époque que « protagoniste », selon ses propres termes. Mon exposé, que j'éviterai de noyer dans l'anecdote, aura donc un caractère personnel, en quelque sorte imposé ; mais, plus que sur mes souvenirs, je m'appuierai sur des documents datés, articles et correspondance, dont je tenterai d'analyser, avec toute la distance possible, le rôle qu'ils ont pu jouer dans cette réception alors renouvelée, des idées de Saussure en France. Il est clair qu'il faudrait en faire, s'ils le méritent, une étude historique plus sérieuse. Dans l'attente de ce qu'en diront peut-être un jour les historiens des idées linguistiques, je m'autorise seulement à dire que cet épisode où nous n'avons tenu qu'une place modeste par rapport aux vedettes de l'époque, a du moins son « site » comme tel dans « le troisième monde » de Popper, celui des bibliothèques, ce qui lui assure un mode d'être sinon une validité scientifique. On verra également que, malgré une position, en quelque sorte délibérée, d'ignorance à l'égard des recherches saussuriennes spécialisées (qui nous paraissaient loin de nos propres préoccupations), il y eut très vite rencontre et, dans une certaine mesure échange, avec la philologie genevoise, en la personne de Robert Godel et, beaucoup plus tardivement, de Rudolf Engler. Il faudra donc relativiser le terme « confrontation ».
- 2 Je dis « nous » parce que dans un premier temps j'évoquerai, en renvoyant chaque fois aux jalons bibliographiques correspondants, l'aventure intellectuelle d'un groupe qui s'est donné rapidement le nom de GRHIL (Groupe de recherche en histoire de la linguistique) et dans lequel j'ai simplement joué un rôle de déclencheur et d'animateur. Dans un deuxième temps, je résumerai ce que je considère comme quelques résultats de ces premiers travaux, plus précisément de ceux qui se rattachent à la méthode de lecture qu'appliquait alors Althusser aux textes de Marx. Ce cadre concerne surtout mes propres travaux mais c'était l'orientation générale du groupe, globalement, jusqu'au début des années 80.

- 3 Je précise tout de suite qu'il n'est pas approprié de parler ici de lecture « marxiste ». A la différence d'autres chercheurs, membres du parti communiste, nous n'avons jamais cherché à « appliquer » les concepts marxistes à la linguistique, mais seulement à essayer la méthode althussérienne, dans la lecture du *CLG* et de textes qui lui étaient contemporains ; méthode d'histoire des sciences dont on sait qu'elle était loin de faire l'accord de tous ceux qui se voulaient marxistes, précisément parce qu'on lui reprochait d'être « structuraliste ».
- 4 Comme témoin de cette intrication très française (certains diraient « parisienne ») d'une activité de recherche et d'une référence idéologique et politique, je citerai pour commencer un petit article de 1976, paru dans le numéro 15/16 de la revue *Dialectiques*, qui était consacré aux textes d'Althusser. J'y évoquais la coïncidence de deux rencontres, pour moi décisives, à la fin des années soixante : les premiers textes d'Althusser et de ceux qui travaillaient avec lui (*Pour Marx* et *Lire le Capital*) et le premier texte de théorie linguistique qui m'avait paru enfin intéressant, le *Cours de linguistique générale*. J'annonçais en même temps que les propositions rapides que j'avais sur Saussure seraient développées dans un numéro de la revue *Langages*.
- 5 1976, en effet, est l'année de fondation du GRHIL, constitué ponctuellement en vue de produire ce numéro 49 de *Langages* qui sera intitulé « Saussure et la linguistique pré-saussurienne ». Pour ce regroupement provisoire (qui dure maintenant depuis 22 ans !) j'avais fait appel à un philosophe avec qui je partageais un séminaire à Nanterre (Pierre Caussat) et à d'anciens étudiants de ce séminaire (Jean-Louis Chiss, José Médina, Dan Savatovsky) qui, eux-mêmes, proposèrent des amis (Annie Radzinski et Christian Puech). Il y avait aussi une (encore) étudiante, Isabelle Hombert qui nous laissa ensuite pour la littérature. Tous, sauf Caussat, étaient venus à l'histoire de la linguistique par le biais de l'histoire des sciences, secteur de la philosophie, qui était leur formation principale. Si Jean Dubois, directeur de *Langages* (lui-même alors membre du parti communiste) avait accepté facilement mon projet, me laissant libre du choix de mes collaborateurs, c'est que j'avais déjà publié, et déjà sur Saussure, dans un numéro de *La Pensée* où il jouait le rôle du linguiste.
- 6 Je reviens donc très rapidement sur cette première étape personnelle, antérieure à la formation du GRHIL. Elle est liée à l'existence, beaucoup plus brève, d'un premier groupe de travail, et à la section linguistique du CERM (Centre d'études et de recherches marxistes), où se retrouvaient des linguistes et des philosophes : M. Pêcheux, J. Authier, D. Maldidier, B. N Grunig et bien d'autres. C'est dans le premier groupe, de même appartenance idéologique et politique, que j'ai découvert le texte saussurien (dans sa réédition de 1967) et que j'ai présenté l'exposé aride sur la *valeur*, qui a paru ensuite dans *La Pensée*¹. Un deuxième article, sur « l'arbitraire du signe » parut en 1972 dans le premier numéro de *Dialectiques*, aux côtés de ceux de Georges Labica, Régine Robin, Jean-Michel Rey, Jean-Toussaint Desanti, tous ayant des attaches connues, plus ou moins directes, avec le parti communiste. Cette revue, très active dans le secteur de la philosophie politique et des sciences humaines, s'est sabordée au début des années 80 ; elle se voulait marxiste et indépendante du parti².
- 7 Si j'insiste lourdement sur l'appartenance politique et les référents théoriques des protagonistes de ce fragment d'histoire, c'est que cette référence a joué globalement un rôle dans la lecture de Saussure faite dans ces années-là et particulièrement dans notre démarche. Sous le titre « La coupure saussurienne » j'ai rappelé en 1992, au colloque *Saussure aujourd'hui*, dans quelle ambiance militante³ et combative nous défendions

alors les propositions saussuriennes contre les résistances et conservatismes de tous ordres, y compris de la part des linguistes communistes qui nous opposaient la sociolinguistique et, à la suite de Bakhtine (Volochnikov), traitaient Saussure d'« aidéaliste objectif ».

- 8 Ainsi on aurait tort de voir dans la facilité éditoriale de nos débuts le simple effet d'un groupe de pression politique ou d'un « copinage » (dont le parti communiste, comme tous les autres, était coutumier) ; il s'agissait plus profondément des effets d'une effervescence théorique qui avait une base réelle dans la communauté intellectuelle française, particulièrement chez les linguistes qui mettaient alors en place l'enseignement de la linguistique générale dans les universités et se trouvaient en butte au conservatisme des grammairiens. C'est là une différence importante entre Paris et Genève ; elle peut expliquer que notre orientation ne se soit pas située dans une polémique avec la philologie saussurienne, mais dans un autre lieu, avec d'autres enjeux, qui débordaient la linguistique. Saussure faisait partie des enjeux théoriques dans une confrontation en quelque sorte franco-française⁴. Quel Saussure était alors ainsi invoqué ? C'est la question de ce qui nous a longtemps séparés et nous distingue encore de l'école de Genève, du moins pour une part d'entre nous.
- 9 Mais j'enchaînerai sur une autre question : quelle était alors l'image de Saussure qui prévalait chez les linguistes français, du moins ce noyau de linguistes qui ont assuré la diffusion (tardive) de la linguistique structurale dans les publications et les cours d'université en France ? Je dirai schématiquement que le texte du *CLG*, lu à travers le fonctionnalisme de Martinet, le logicisme de Hjelmslev et surtout le sociologisme hérité de Meillet, me semblait simplifié, réduit et raidi, mal compris alors même que Saussure était célébré comme le fondateur. Ducrot a eu une bonne formule pour résumer cette simplification et moquer cette illusion de point zéro : « Enfin Saussure vint ! »⁵.
- 10 Le poser comme « père fondateur » de la linguistique moderne, en énumérant quelques concepts théoriques disjoints, c'était, à mes yeux, se dispenser de reconnaître et d'analyser le caractère radical de sa nouveauté et la cohérence de sa théorie. Dégager cette nouveauté n'était possible qu'en le comparant avec ses contemporains et ses prédécesseurs ; c'est la « cause » que j'ai tenté de défendre dans tous mes articles et j'embarquai le groupe dans ce combat, où ils m'ont suivie pendant quelques temps.
- 11 La deuxième étape est donc celle de l'existence du groupe. Je rappelle que tous étaient « venus à Saussure » par le mouvement structuraliste au sens large de l'anthropologie (Lévi-Strauss) et de la sémiologie (Barthes), mouvement marqué par un intérêt philosophique général pour tout ce qui se donnait alors comme réflexion théorique et méthode dans les sciences humaines (Foucault, Althusser). Tout cela est bien connu ; nous n'étions pas très originaux (mettons à part la toujours profonde originalité de Caussat, beaucoup plus intéressé par la linguistique allemande). Nous n'étions pas dans l'ignorance des travaux de Genève, puisque nous citons Godel (*Les sources manuscrites*) mais, délibérément, nous laissions de côté l'édition critique de R. Engler, dont nous connaissions à peine l'existence en 1976. Notre objet était l'étude du *CLG* et de ses effets sur l'histoire de notre temps, et nous n'avions aucun scrupule à le référer et l'assimiler à Saussure, comme tous ceux qui, en France, parlaient de ce texte et de son intérêt, en linguistique et hors de la linguistique.
- 12 Les articles de notre numéro de *Langages*, paru en 1978, ne négligent pas les sources manuscrites éditées par Godel, mais ne les opposent jamais au *Cours* ; nous y cherchions plutôt confirmation et précisions. A la recherche des indices de la véritable nouveauté

saussurienne (donc à contre-pied de toutes les mentions de « précurseurs », abondantes dans l'édition critique de T. de Mauro, 1972), nous sommes partis dans un vaste programme : la comparaison-confrontation de Saussure avec les travaux de ses contemporains et prédécesseurs, en particulier les néo-grammairiens, Whitney, Meillet et Bally. Sous les mêmes termes (linguistique générale, langue-fait social, arbitraire ou convention...), les concepts théoriques nous paraissaient bien différents.

- 13 Dans cette entreprise nous avons recours également aux comptes rendus faits du CLG par les contemporains, dans l'hypothèse que ce qui était par eux mal compris, contesté ou, simplement oublié (par exemple la *valeur* dans le compte rendu de Meillet) devait être le plus difficile à entendre et à accepter, le plus nouveau donc, le point où Saussure rompait avec le passé de la linguistique. Nous posions que c'était la suite de l'histoire, le développement structural de la linguistique, qui nous permettait ce type de lecture. Nous n'hésitions pas à nous dire les initiateurs d'un « retour à Saussure », sur le mode du « retour à Freud ».
- 14 Certes, notre bannière était délibérément scientiste ; c'était l'époque où on croyait à « la Science » sans se poser trop de question sur l'héritage positiviste sensible dans ce singulier défini. Notre hypothèse sur la « coupure saussurienne », globalement inspirée de la méthode qu'Althusser appliquait au texte de Marx, était certainement trop simple mais elle était fructueuse, en tout cas elle produisait des analyses. Cette orientation est encore présente dans la deuxième publication du groupe, parue dès 1978 sous le titre *Avant Saussure (Choix de textes 1875-1924)*, réédition de textes dont certains étaient postérieurs au CLG (en particulier les comptes rendus) mais que nous considérions comme pré-saussuriens pour des raisons théoriques. Pour donner une idée de notre état d'esprit et de cet engagement quasi militant, je cite un passage de l'avant-propos de notre numéro de *Langages*, texte non signé qui a le ton d'un manifeste :

Il ne s'agit ici que d'annoncer les lignes essentielles d'une réflexion collective (...) Pourquoi Saussure et que peut-on en faire aujourd'hui ? Nous savions en tout cas ce que nous ne voulions pas en faire : ni un « père fondateur », déterminant un point zéro de la linguistique moderne, ni un point, même privilégié, d'une ligne continue, où se seraient simplement aménagées et systématisées des notions toujours déjà annoncées ailleurs (...)

Si notre horizon a été pour l'essentiel, celui de la « coupure épistémologique », ce qui nous a frappés, c'est bien qu'il s'agit d'une coupure toujours « continuée », à saisir dans la complexité des passages, des recoupements, des reformulations, dans un processus non linéaire et sans fin. (...) Nous pensons en avoir dessiné quelques lignes de force. Beaucoup de problèmes restent en suspens, dont un, insistant : quel contenu donner à la langue en tant que fait social ? Autrement dit s'il ne s'agit plus, comme nous pensons le montrer, de sociologie, quel est le statut de ce principe fondamental du sémiologique ?

- 15 Par la suite, le groupe s'est progressivement diversifié et l'homogénéité théorique a cédé la place à l'affirmation d'intérêts et d'interprétations plus variés, mais toujours dans la perspective de l'histoire, histoire des textes, en particulier saussuriens, et de leur réception. En ce qui me concerne, cette problématique – une analyse conceptuelle appuyée sur la comparaison avec d'autres textes – est restée la base de ma démarche saussurienne, alors même que j'ai cessé d'avoir recours à l'hypothèse de la coupure. Le numéro de *Langages* entré dans le programme dessiné par mes deux premiers articles, qui étaient les premiers jalons d'un projet de réédition critique de Whitney (1875). Dans la perspective de la nouveauté radicale de Saussure, Whitney me paraissait le texte à étudier de près afin de saisir la portée de la référence, toujours citée, qu'y fait Saussure.

Dans cet objectif, j'étais allée en 1969 à Genève pour photocopier le petit « cahier noir » mentionné par Godel, manuscrit d'une lettre fameuse commencée par Saussure en vue d'un hommage à Whitney en 1894, lettre inachevée dont les réticences, voire les rejets, à l'égard des thèses du linguiste américain, allaient dans le sens de mon interprétation.

- 16 A cette occasion, j'avais fait la connaissance de Robert Godel avec qui, par la suite, je suis restée en relation épisodique de correspondance. Dès 1971-72 il m'envoyait régulièrement des tirés à part de ses articles et comptes rendus dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure* (le premier portait sur les anagrammes publiés par Starobinski) ; de mon côté, je le tenais au courant de mes travaux et, à partir de 1978, de ceux du groupe. La dernière lettre reçue de lui date de 1982 ; il nous remerciait pour l'envoi du n° 6 de *LINX* dans lequel nous avons étudié quelques moments et figures de la linguistique en France, postérieurement au *CLG* mais avant la grande vague structuraliste et la mise en avant des idées saussuriennes.
- 17 Cette deuxième étape donc qu'on pourrait, en schématisant, qualifier de lecture « althussérienne » de Saussure et de ses contemporains (mettons toujours à part les articles de P. Caussat !), s'achève au début des années 80 par deux séries de travaux qui marquent à la fois un bilan et un tournant. D'abord un colloque à Nanterre, organisé par le groupe sur la question de l'histoire des sciences humaines (Les sciences humaines : quelle histoire ? !) – la ponctuation impertinente du titre annonçait une certaine perplexité ; puis ce n° 6 de *LINX* sur les débuts de la linguistique structurale en France (1937-1950), avec la première participation de M. Arrivé à notre travail, par la présentation et (re)publication du grand texte de Martinet sur Hjelmslev.
- 18 Sur le colloque de 1980 (dont les actes publiés intégralement, avec les discussions, sont encore disponibles dans les réserves de la revue *LINX*) je dirai simplement qu'il tentait de formuler publiquement les questions qui nous occupaient depuis quelques années, en particulier ce qu'un saussurisme bien compris pouvait apporter à une position non empiriste dans les sciences humaines. A relire ces textes et ces discussions souvent passionnées, on pressent que quelque chose s'achève alors, dans une sorte de piétinement : nous restions fixés dans une interrogation inquiète sur l'objet de la linguistique, alors que les travaux anglo-saxons sur le langage, et ceux qu'ils commençaient à susciter en France, nous opposaient leurs résultats, que ne troublaient aucunement notre interrogation critique. Je vois comme un raccourci de cette situation dans l'absence d'Althusser (dont nous avions un temps espéré la participation) et la présence de Ian Hacking, philosophe américain, spécialiste de l'histoire des sciences ; on se souvient de son étonnement poli devant la violence de certains débats...
- 19 Mes deux interventions à ce colloque reflètent plus ou moins cette situation : l'une est un bilan rapide de la confrontation Whitney / Saussure – mais qui s'intéressait encore alors à l'arbitraire du signe ? L'autre interrogeait la méthode : « Comment faire l'histoire de la linguistique ? », mais de fait, se limitait à la pédagogie (comment l'enseigner ?). Je lis aujourd'hui, sous le ton curieusement assuré d'un bilan de dix ans de pratique, un malaise réel sur la place et la portée de cet enseignement, voire de cette recherche.
- 20 Le colloque ne portait pas spécifiquement sur Saussure, même s'il fut très présent, en particulier dans la communication de Ch. Puech et de J.-L. Chiss, suivie d'une mémorable confrontation avec Derrida. Il n'y avait pas de représentant de Genève, mais j'ai retrouvé le double d'une lettre que j'avais adressée à Godel ; je lui envoyais le

programme et proposais de lui communiquer les textes susceptibles de l'intéresser ; je n'ai pas retrouvé sa réponse.

- 21 J'ai parlé de bilan et de tournant à propos de ce colloque. Le bilan est à la fois positif (par les arguments que nous apportons à notre lecture anti-empiriste de Saussure) et, en quelque sorte, troué de questions : sur la véritable portée historique de sa nouveauté, les difficultés d'émergence d'une pensée nouvelle, les raisons d'une lecture traditionnelle persistante. C'est ce qui ressort aussi de mon travail de 1982 sur le *Bulletin de la Société de Linguistique* de Paris (BSL), qui débouche sur le constat d'une digestion-assimilation de Saussure par la vénérable institution et, plus globalement, de la linguistique structurale, sans que soit vraiment modifiée la conception traditionnelle de la langue : l'apport de Saussure, me semblait-il, y était ramené à une méthode comme une autre pour traiter les problèmes de toujours.
- 22 Mais 1980 marque aussi un tournant : pour des raisons très diverses, que j'ai suggérées au colloque de 1992 (« Saussure aujourd'hui »), nous ne pouvions pas continuer à travailler ensemble dans la même problématique. Althusser avait sombré (d'autres devaient le suivre rapidement), la philosophie du langage occupait de plus en plus le terrain à la faveur des excès et du reflux du structuralisme ; il devenait urgent d'élargir le domaine d'investigation, ne serait-ce – en ce qui me concerne en tout cas – que pour mieux comprendre Saussure.
- 23 Ce qui a suivi ne concerne plus le sujet qu'on m'a demandé de traiter aujourd'hui ; je dirai seulement que le *GRHIL* existe toujours et qu'il a, à partir des années 80, accueilli régulièrement des Saussuriens spécialistes des manuscrits, des étudiants en thèse, devenus ensuite professeurs au Japon, en Corée, en Suisse, en France, et des visiteurs du Japon, de Genève, Lausanne et Berne, qui sont nos invités permanents. En ce qui me concerne, parallèlement à des travaux très différents, j'ai continué à m'intéresser à la pensée de Saussure et j'ai cessé d'ignorer l'édition critique des manuscrits (dont un exemplaire m'a été offert par les participants du colloque de 1992 !) ; mais je n'y cherche pas l'authenticité d'une pensée à jamais infixable. Si je trouve les manuscrits fascinants, je continue à considérer que le *CLG* (l'édition de 1916) est un objet historique intéressant en tant que tel, à la fois par ses effets sur la linguistique qui a suivi et par ceux qu'il peut encore produire sur ceux qui sont ou deviennent linguistes aujourd'hui. Il serait fâcheux que les non-spécialistes de Saussure (autrement dit la masse des linguistes) cessent de lire le *CLG*, et cessent de le présenter aux étudiants, sous prétexte qu'il ne s'agit que d'une « vulgate », voire d'un « faux ». Ce mépris (que Rudolf Engler m'a dit n'avoir jamais partagé) pour le texte qui a inspiré les travaux de Hjelmslev et de Benveniste (entre autres) me paraît hors de propos.
- 24 Pour terminer, je résumerai ce qui m'apparaît aujourd'hui comme les résultats positifs des recherches que nous avons menées ; positifs en ce sens qu'ils ont eu des effets sur les travaux saussuriens français, qui en ont repris et développé certains (je pense au livre de F. Gadet qui nous cite et, dans une certaine mesure, à celui de S. Bouquet, qui ne cite personne, sauf J.-C. Milner) ; positifs aussi parce qu'ils ont contribué, dans un milieu de non-spécialistes, à maintenir la référence à Saussure, ou du moins son souvenir, face à des travaux de plus en plus techniques et spécialisés en syntaxe ou se situant sur un terrain délibérément anti-saussurien (la pragmatique).
- 25 Je rappelle d'abord le principe de cette lecture : à partir de l'hypothèse de la nouveauté, chercher à la dégager, d'abord dans le texte lui-même en s'attachant particulièrement aux passages confus où elle peine à se dire (l'arbitraire, la valeur...), puis dans la

confrontation-comparaison avec les linguistes qui l'interprètent, chacun en fonction de sa grille de lecture (sociologique chez Meillet, empiriste chez Schuchardt...). Donc, beaucoup moins un travail philologique qu'une sorte d'herméneutique, soit une reconstruction orientée, au risque d'être biaisée, par ce qui a été pensé ensuite ; démarche qui essaie cependant d'éviter la tentation téléologique par une attention scrupuleuse au texte comme tel. Nous nous voulions scientifiques, objectifs, positifs, mais non positivistes.

- 26 En effet, un des thèmes dominants a été l'*anti-positivisme*. Même si le positivisme était pour moi (pour nous ?) un ennemi assez confus, une chose au moins était claire : Saussure à travers la question de l'objet, combat l'évidence des *faits*. Les définir exige de choisir un point de vue, donc de les construire. Poser que la langue est un système de valeurs, de différences, est aussi loin que possible de l'évidence des données ; c'était bien ce qui avait tant irrité Schuchardt⁶, empiriste affirmé, dans son compte rendu par ailleurs admiratif. Il s'ensuit un recours à l'*abstraction* constant et sans cesse dénié dans le *CLG*. J'ai particulièrement souligné dans ces dénégations, souvent confuses, la présence du positivisme dominant qui n'empêcha pas Saussure de s'obstiner à construire un système conceptuel « serré » ; c'était, me semble-t-il, un indice majeur de sa nouveauté, à une époque où l'abstraction était assimilée à la spéculation dans le sens le plus péjoratif.
- 27 Nous avons souligné très tôt l'aspect proprement épistémologique de cette linguistique générale, à l'inverse des programmes qui, sous le même nom, abondaient au tournant du siècle. Ce que proposait le *CLG* n'était pas une synthèse des résultats de la grammaire comparée (les « grandes tendances » communes à l'histoire de toutes les langues que Meillet énumère en 1906), mais l'énoncé des principes généraux pour une description juste des langues ; la *généralité* des principes et non la *généralisation* des résultats. Dans cette perspective, le principe *sémiologique* nous a paru central. On sait qu'il est lié aux différentes propriétés des signes linguistiques : arbitraires, sociaux, différentiels, ce que résume le concept de *valeur*.
- 28 Si j'ai, dès 1970, désigné la valeur comme le noyau de la théorie saussurienne, y voyant la définition non positiviste de l'unité linguistique, il m'a fallu du temps pour rattacher ce concept à ce qui fonde l'entreprise saussurienne d'une sémiologie : l'*arbitraire du signe*, en tant qu'il est indissociable du caractère social et différentiel de la valeur. Dans un premier temps (1972), j'avais minimisé et mal saisi l'importance du principe de l'arbitraire, même si je pense que j'avais (conjoncturellement) raison de dire que ne retenir de Saussure que l'arbitraire, comme s'il était l'inventeur de cette réponse au vieux problème de l'origine du langage, c'était opérer un « déplacement » qui masquait l'essentiel, la langue comme système de différences. Mais nous n'arrivions pas à formuler clairement la place de l'arbitraire dans la théorie et sa liaison aux autres concepts, ce qui est aujourd'hui au cœur des travaux saussuriens, rattachés plus récemment au groupe (je pense en particulier à S. Bouquet et à J. Fehr, dans leurs différences). Nous avons cependant parlé tout de suite de l'importance de la sémiologie comme cela apparaît dans les articles de 1978 : dans l'article sur « l'opposition *langue/parole* » je souligne « l'avancée de la sémiologie contre la réduction sociologique » et, dans l'article sur « la langue fait social », Ch. Puech et A. Radzinski rappellent très clairement que « le caractère social de la langue est directement subordonné à l'arbitraire des signes » (59), qu'il est « situé au plein centre de la théorie de la langue, au plus près de son principe constitutif, l'arbitraire » (64).

- 29 Je ne reprends pas ici les résultats de nos travaux postérieurs à 1982⁷, qui ne relèvent pas de la même problématique, même si, en ce qui me concerne, j'ai conservé le principe d'une lecture différentielle et historique. Je noterai seulement, pour conclure, ce qui me paraît un trait constant et, peut-être plus personnel, dans ce que j'ai dès le début écrit sur Saussure : l'insistance sur l'inachèvement, les hésitations, voire les confusions, par où précisément ce texte me touchait, me permettant de résister à l'assurance, sinon l'arrogance, de la science linguistique. Cet arrière-plan d'incertitude tient moins, à mes yeux, à une mort prématurée qu'à la difficulté intrinsèque liée à l'objet-langue. Certains développements actuels me semblent faire écho à la question que je posais en 1978 : « Saussure n'a-t-il pas, dès le départ, (avec la valeur) voué la linguistique générale à se perdre dans la sémiologie ? » (90) ; ce que j'expliciterais aujourd'hui : à se perdre dans une enquête sur l'être de la langue, recherche vouée soit à une totalisation philosophique soit à une ouverture indéfinie de questionnements, trop loin des données concrètes pour avoir des effets réels sur les linguistes praticiens.
- 30 Si, aujourd'hui, ma conviction est toujours que la nouveauté saussurienne est radicale, je la vois plutôt dans les particularités de cette interrogation philosophique à quoi ouvre la sémiologie, que dans ses effets sur la linguistique dite scientifique. Il resterait alors d'autant plus nécessaire de le lire pour résister aux thèmes dominants de la philosophie du langage et aux simplifications du cognitivisme quant au langage. J'ajouterai que le plus décisif pour moi fut et reste la nouveauté du ton, celui du texte de 1916, bien avant celui des manuscrits : l'interrogation sur « l'objet intégral et concret de la linguistique », l'affirmation sur la langue, cet « unique objet », bien avant que j'y reconnaisse le vocabulaire amoureux dans sa tradition toute classique⁸. Ce ton si nouveau m'a entraînée dans une relation bizarre et durable avec ce texte dont nous ne pouvons imaginer l'auteur que dans les paroles diversement réfractées par les cahiers et à travers l'écriture brouillée et trouée des manuscrits ; relation frustrante qui nourrit chez certains l'espoir d'exhiber un jour l'image complète et « authentique » de celui qui ici se dérobe.
- 31 Quant à nos relations avec Genève (pour répondre à la question de départ) elles sont aujourd'hui très bonnes. Nous nous acceptons, je crois, et nous estimons mutuellement dans nos différences.

BIBLIOGRAPHIE

• Publications collectives du GRHIL

1978, « La linguistique pré-saussurienne », *Langages* n° 49, Larousse, Paris.

1978, *Avant Saussure, choix de textes* (1875-1924), (coll. Normand et al.) Complexe, Bruxelles.

1982, « Les débuts de la linguistique structurale en France », (1937-1950) ; *LINX* n° 6, Université de ParisX-Nanterre.

1982, « Les sciences humaines : quelle histoire ? ! », *Actes du colloque de mai 1980*, Université de Paris X-Nanterre.

1985, « Le sujet entre langues et parole(s), *Langages* n° 77, Larousse, Paris.

1989, « Extension et limites des théories du langage », *Histoire, Epistémologie, Langage (HEL)* t. 11-fasc. II.

1992, « Sémiologie et histoire des théories du langage » ; *Langages* n° 107, Larousse, Paris.

1995, « Les savoirs de la langue : histoire et disciplinarité » ; *Langages* n° 120, Larousse, Paris.

• Cl. Normand (publications sur Saussure)

1970, « Propositions et notes en vue d'une lecture de F. de Saussure », *La Pensée* n° 154 (34-51).

1972, « L'arbitraire du signe comme phénomène de 'déplacement' », *Dialectiques* n° 1/2 (109-126).

1976, « Pour une certitude inquiète », *Dialectiques* n° 15/16 (156-160).

1978, « Langue/Parole, fonctionnement d'une opposition », *Langages* n° 49 (66-90).

1980, « Arbitraire et/ou convention chez Whitney et Saussure », *Actes du colloque Les sciences humaines : quelle histoire ? !*, (271-288), Paris X Nanterre.

1980, « Comment faire l'histoire de la linguistique ? », *Actes du colloque Les sciences humaines : quelle histoire ? !*, (97-106), Paris X Nanterre.

1982, « Une version française du structuralisme linguistique » (le Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, 1936-1945), *LINX* n° 6, Paris X-Nanterre.

1984, « L'objet de. », *Archives et documents de la Société d'Histoire et d'Epistémologie des Sciences du Langage* n° 4.

1990, « Le Cours de Linguistique Générale : une théorie de la signification », in *La quadrature du sens*, (Normand ed.), PUF, Paris, (25-40).

1992, Article « Saussure » de la *Nouvelle Encyclopédie philosophique*, t. II, PUF, Paris.

1993, « Questions linguistiques à l'objet », *Variations sur l'objet ; European Journal for Semiotic Studies*, vol. 5-1,2 (217-230).

1995, « La coupure saussurienne », *Saussure aujourd'hui*, Actes du colloque de Cerisy 1992 (dir. M. Arrivé et Cl. Normand), *LINX* n° spécial, Paris X-Nanterre (219-231).

1995, « Le Cours de Linguistique Générale : métaphores et métalangage », *Langages* n° 120 (79-90).

NOTES

1. Cet exposé a été alors rudement contesté, aussi bien par ceux qui lui reprochaient de ne pas tenir compte des concepts marxistes que par celle (Catherine Clément, à l'époque Backès) qui lui reprochait, invoquant Derrida, de traiter de Saussure, simple avatar de la philosophie occidentale et, comme tel, sans intérêt pour la recherche.

2. La revue qui fonctionnait sur le mode militant et produisait un travail remarquable était dirigée par David et Danièle Kaisergruber.

3. J'ai fait mes premiers cours sur Saussure parallèlement à l'Université de Nanterre et, le dimanche, à *l'Université nouvelle*, qui dépendait du parti communiste et était dans ces années-là très active et très fréquentée.
 4. Je rappelle le dessin de couverture (par Kerleroux) du livre de L.-J. Calvet *Pour et contre Saussure* (1975) ; on y voit une manifestation confuse où s'affrontent des banderoles véhémentes : « A bas Saussure », « Vive Saussure », « Vers une linguistique sociale » !..
 5. « Le structuralisme en linguistique » in *Qu'est-ce que le structuralisme ?* (Seuil), 1968.
 6. Cf. in *Avant Saussure*.
 7. Cf. annexe bibliographique.
 8. Cf. 1984 *l'objet de* et 1993 *Questions linguistiques à l'objet*.
-

AUTEUR

CLAUDINE NORMAND

Université Paris 10 – Nanterre